THE BRIGHT AND THE DARK SIDES OF THE CULTURE OF TRANSLATION

Abstract: On parle ici non pas d’une culture de traduire, mais d’une telle culture littéraire qui devait son origine et ses qualités au fait que les traductions littéraires étaient pratiquées, qu’on traduisait d’une langue à une autre les œuvres littéraires écrites et qu’on les traduisait à l’écrit. Or, telle était dans l’Antiquité la seule culture littéraire latine qui, depuis la moitié du IIIe siècle avant J.-C., se composait en grande partie des traductions du grec. Celles-ci pourtant n’étaient pas ce que sont les traductions d’aujourd’hui. En traduisant en latin les œuvres grecques, on les transformait plus ou moins, en en faisant des œuvres nouvelles: on en faisait les traductions qui étaient en même temps les imitations et les émulations propres. Rien de tel genre n’était connu dans la littérature antique grecque. Les Grecs qui se contentaient d’imiter leur écrivains d’antan, Homère en premier lieu, ne faisaient les traductions des autres langues ni dans l’Antiquité, ni même à l’époque byzantine. La traduction de la Bible hébraïque au IIIe siècle avant J.-C. devait son origine non pas aux Grecs, mais aux Juifs de la Diaspora qui ne comprenaient plus leur langue maternelle. Pour l’Occident latin, au contraire, la pratique littéraire des écrivains romains antiques est restée exemplaire et obligatoire: du Moyen-Âge à travers les siècles de la Renaissance jusqu’à l’époque moderne le paradigme antique romain de la traduction-imitation-emulation regnait non seulement dans les écrits latins de ces époques, mais aussi dans ceux composés en langues vernaculaires. Les écrivains de la Renaissance, latins et vernaculaires, y étaient extrêmement diligents, en traduisant les œuvres des auteurs anciens grecs en latin et leurs œuvres et à la fois les œuvres des auteurs latins en langues vernaculaires. De même que les écrivains latins anciens, ils pratiquaient eux aussi les traductions-imitations-emulations.

C’est en analysant, sous l’aspect de cette caractéristique générale, quelques exemples de la pratique des traducteurs romains – de Live-Andronique et de Catulle poètes, de Ciceron, traducteur à la fois de la poésie et de la prose grecques et en même temps théoricien de la traduction – que l’auteur de l’article essaye de caractériser les splendeurs et les ombres de ce qu’il appelle la culture de traduction.
The term “culture of translation” should not be understood herein as relating to the outstanding features of an act of translation and its effects, but rather as a specific kind of culture that has developed owing to the very existence of translations. First and foremost, this concerns literary culture, but not exclusively so. We need to be aware of the fact that there may be, and indeed have been, cultures that have created their own magnificent literatures, in which literary translations did not play a significant role, as they are simply non-existent. We also need to know that the Ancient Greeks had a culture of this sort, self-generated and, initially, orally transmitted. Roman culture, on the other hand, took shape under the major influence of literary translations from the Greek, yielding a literature in which translation based on the notions of resemblance and competition, or *imitatio* and *aemulatio*, played a significant role. We are fully aware of both of these factors. Nevertheless, it is worth remembering a few more concrete facts and reflecting upon them in passing.

The Greeks did not translate the writings of the surrounding peoples into their own language, even though they took an avid interest in their lives and customs. Herodotus, for instance, had a great deal to say about the Persians, Medes, Phoenicians, and other neighbouring nations that preserved their thought in writing, but he does not quote excerpts from their works anywhere, invariably choosing to compose on his own fictional texts, such as the dialogues between his characters. Plato was fascinated by Egypt, its wisdom and antiquity. His interest is conspicuous in the opening conversation between Solon and an Egyptian priest in *Timaeus*, but the dialogue does not allow us to conclude that there were any translations of Egyptian writings made either earlier or during Plato’s lifetime. As this was a time period in Greece when writing had only started gaining the upper hand over orality as a mode of literary transmission, it might well be the oral character of the Greek culture that kept the literature of Greece’s neighbours from being translated in writing. Even the so-called *Septuagint*, i.e. the first Hebrew-Greek translation of the Bible from mid-third century BCE - a time when the originally oral literature had become dominated by the written medium – was not a Greek initiative, but the work of Hellenised Jews living in the Alexandrian diaspora.